

auteurs l'énoncent eux-mêmes dans l'introduction, en explicitant l'anthropologie rétrospective à laquelle ils ont eu recours. Car il s'agit bien de saisir, au travers de la mémoire orale, et toute sa subjectivité, des traditions ayant existé avant l'arrivée du christianisme. En outre, la dimension comparative qui sous-tend l'ouvrage repose sur un pluralisme méthodologique qui souligne la construction différenciée de ces « terrains » et corpus.

Cela étant, les données restituées sont d'une grande richesse. On y trouve une description ethnographique minutieuse de la prise en charge séquentielle de la mort « en pays Luba », de l'annonce du décès, des rites funéraires, du deuil et des différentes phases de l'enterrement. Bien qu'ils se focalisent essentiellement sur le cas des époux ou des épouses, donc des hommes et femmes mariés, les auteurs montrent comment cette organisation sociale se décline différemment selon les circonstances.

Les mutations observables en milieu urbain que les auteurs mettent ensuite en lumière sont tout aussi détaillées. L'arrivée des pentecôtistes diabolisant les rites coutumiers et l'idée d'une communication entre les vivants et les morts constitue un premier point de rupture, même si, on le sait, le rejet pentecôtiste des traditions n'empêche pas, en pratique, la persistance de certaines croyances, non sans brouillage du registre des significations. À ces nouveaux acteurs s'ajoutent les reconfigurations familiales dont témoignent la perte d'influence de la belle-famille à la faveur de l'autorité du mari et des conflits de succession de plus en plus marqués par une compétition entre le droit coutumier et celui de la parenté. Dans la constitution de cette nouvelle territorialité de la mort, en partie façonnée par le rythme du mode de vie urbain, on relèvera aussi le développement foisonnant de tout un marché de la mort : morgue, fleuristes, pompes funèbres, chorales, etc.

Cet ouvrage peut donc constituer une référence importante pour les chercheurs s'intéressant aussi bien à l'anthropologie de la mort qu'à la société katangaise.

PAWLIK Jacek Jan, 2010, *Iciin takaldau. Les contes bassar*, Olsztyn, Wydział Teologii Uniwersytetu Warmińsko-Mazurskiego, 314 p.

par Stéphan Dugast

L'ouvrage, patronné par un missionnaire formé à l'anthropologie et dont l'activité scientifique est principalement consacrée à la culture des Bassar du Togo, forme un recueil bilingue (bassar – ou *ncam* [prononcer : « ntcham »] – et français) de soixante-dix-sept contes. Comme l'indique Jacek Pawlik dans ses remerciements liminaires, conteurs, assistants, transcripteurs et traducteurs, les collaborateurs à ce travail ont été nombreux, parmi lesquels il réserve une mention spéciale à deux d'entre eux : Samuel Kpanti Gbati, pour son rôle d'interlocuteur privilégié et la part

qu'il semble avoir pris au projet global, et le regretté Kpapo Laré (dit Christophe), diplômé de linguistique et notoire spécialiste de la langue dont les compétences et la rigueur furent d'une aide précieuse à plus d'un chercheur travaillant chez les Bassar. De fait, l'effort de transcription intégrale des contes en *ncam* constitue la principale qualité de ce recueil. Confié aux meilleurs connaisseurs de la langue, il aboutit à un document d'une excellente facture sous ce rapport, ce qui en fait un matériel idéal pour une exploitation scientifique.

Toujours appréciables, particulièrement quand il s'agit de tradition orale, de telles qualités n'ont toutefois rien d'absolument obligatoire : d'excellentes études ne les réunissent pas, sans qu'il y ait là de caractère rédhibitoire à une utilisation féconde du matériel rassemblé. Jusqu'ici, les contes bassar ne nous étaient connus pour l'essentiel que par l'échantillon publié, il y a un siècle déjà, par le grand ethnologue allemand Leo Frobenius dans l'ouvrage qu'il a consacré aux populations du Nord-Togo¹⁰ (chapitre intitulé « Poésie populaire des Bassar¹¹ »). Ce petit recueil de vingt-quatre contes, que le responsable de la publication d'*Iciin takaldau*, on peut le regretter, ne juge pas utile de mentionner, en constitue pourtant un précieux complément, même s'il n'en partage pas les vertus en matière de transcription : les contes rapportés le sont tout de même avec suffisamment de soin pour en autoriser un traitement analytique rigoureux. Surtout, en couvrant un spectre plus large, nous aurons l'occasion d'y revenir, ils rendent meilleure justice de la diversité des formes et des contenus de la littérature orale bassar.

Les vertus linguistiques déployées par les collaborateurs réunis autour d'*Iciin takaldau* ne bénéficient par conséquent qu'à un sous-ensemble, copieux, certes, mais néanmoins assez étroitement circonscrit, des contes bassar. Pour tirer le meilleur parti du travail de transcription, on aurait d'ailleurs souhaité un autre mode de présentation que celui retenu : l'ouvrage est divisé en deux grandes parties, l'une regroupant exclusivement les contes dans leur version bassar, l'autre leur traduction en français. Une disposition en vis-à-vis aurait facilité le passage d'une langue à l'autre, mettant davantage en valeur les potentialités qu'offre le livre tel qu'il a été constitué.

Hormis sa valeur documentaire, rehaussée par cette place accordée au texte en langue vernaculaire, l'apport de l'ouvrage est modeste. Il ne faut en particulier pas en attendre une contribution aux réflexions sur la nature du conte, ni même une analyse du matériel fourni. Bien que dédié à Denise Paulme, le recueil est pratiquement dépourvu d'appareil critique, celui-ci se limitant à quelques brèves remarques consignées dans l'introduction, dont l'essentiel est consacré à une présentation succincte de la série des contes qui constituent l'ouvrage.

10. Cette étude, contenant une ethnographie nourrie de la société bassar, est accessible au lecteur francophone depuis sa traduction en français, publiée en 2002 à Lomé (éditions HAHO et Presses de l'Université de Lomé) et à Paris (Karthala) dans la collection « Les chroniques anciennes du Togo », sous le titre : *Le Nord-Togo en 1908/1909. Textes de Leo Frobenius*.

11. À quoi il faudrait également ajouter le recueil effectué par Sheila Crunden, elle aussi (comme Kpapo Laré) linguiste spécialisée dans l'étude de la langue bassar. Mais cet ouvrage, publié localement sous forme multigraphiée, reste très mal diffusé.

Le principe de classement qui préside à leur organisation se démarque délibérément de « la typologie classique des contes africains » (p. 9) pour lui préférer une présentation plus adaptée « au choix des contes » retenu pour ce recueil¹². En découlent cinq grandes catégories successivement intitulées : « Questions de l'origine », « État des choses », « Traits caractéristiques », « Ordonnance du monde : montagne/village » et « Valeurs morales ». Une progression implicite organise cette distribution : de la dimension étiologique (l'apparition et la mise en place des éléments du monde, en quelque sorte), on passe à la question de l'état constaté du monde ou tout au moins de certains de ses constituants, avant de resserrer la focale sur quelques caractères particuliers de ces éléments ; sont ensuite considérés les récits qui traitent des principes organisateurs à l'œuvre dans l'agencement de ces éléments les uns par rapport aux autres (singulièrement à travers le plus structurant de ces principes, à savoir l'émergence de la distinction entre la brousse et le village, le sauvage et le domestique). Enfin, un dernier ensemble de contes relèverait de la principale question à résoudre une fois les éléments du monde en place et organisés : celle du sens moral à attribuer à certaines attitudes.

Comme tout classement, celui-ci prête à discussion. Le choix d'autres catégories, sans doute tout aussi légitimes que celles retenues, aurait produit une répartition très différente. En quoi l'une serait-elle plus pertinente que l'autre ? L'intérêt d'une telle discussion trouve cependant vite ses limites, du moins tant que la controverse se borne à la quête des têtes de chapitre qui offriraient les meilleurs découpages de la matière rassemblée. Toujours le fruit d'un compromis entre des catégories générales et leur supposée adéquation avec le contenu des récits constitués en ensembles, une telle quête est généralement décevante. La recherche de critères de regroupement et de différenciation donne souvent des résultats plus satisfaisants quand elle s'appuie sur la matière même des récits. Ainsi, le conte 2.4, intitulé « L'origine du fouet » dans sa version française, aurait pu, du seul fait de son titre, être rangé dans la première catégorie (« Questions de l'origine »). Comme l'indique sa numérotation, il a pourtant été classé dans la deuxième (« État des choses »). Peut-être une simple erreur d'appréciation a-t-elle été à l'origine de ce classement quelque peu surprenant. À moins qu'on ne considère que l'adoption d'un autre point de vue, ou la sélection d'un autre élément du conte, ait suffi à faire préférer une caractérisation différente du récit, bien que ne transparaissant pas à travers le titre qui lui a été donné. Tant qu'on s'en tient à un seul conte et à la question de l'adéquation de son classement, cette question pourrait sembler oiseuse. Elle prend une plus grande consistance dès lors qu'est également impliquée la manière d'envisager les rapports des contes entre eux. Un conte fort similaire, tant par sa trame narrative que par son aboutissement (lui aussi relate les circonstances

12. « Choix sévère » (p. 5), dont résulte une sélection qui, reconnaît le présentateur, « ne constitue qu'une partie infirme de la tradition bassar » (p. 6).

de l'apparition du fouet), se voit, dans sa version française, attribuer un intitulé tout à fait différent (« Physionomie de l'araignée »), qui oriente son classement au sein de la troisième catégorie (de fait, il porte le numéro 3.10). Titre et classement (cette fois concordants) sont motivés par la brève conclusion du récit – l'un des rares éléments de différenciation par rapport au conte mentionné précédemment (le 2.4) – qui attribue l'un des traits anatomiques de l'animal à une réaction finale de certains des protagonistes, peu reconnaissants de l'introduction de cet instrument dans leur vie quotidienne. Une démarche attentive aux critères de rapprochement et de différenciation fondés sur le contenu même des récits aurait conduit à regrouper ces deux contes dans une même classe, mais aurait surtout, en même temps, mis en relief leurs divergences, dont le caractère significatif serait en outre simultanément apparu. Cette perspective une fois privilégiée, la démarche peut être prolongée. On découvre qu'un troisième conte (le n° 5.5) présente lui aussi de fortes affinités avec les deux précédents, même si les similitudes sont moins nettes ; il n'en partage pas moins, de toute évidence, un « air de famille » avec les deux autres, ce qui inciterait à envisager ces trois récits – et d'autres à leur suite, vraisemblablement – soit dans un même ensemble, soit, plus judicieusement, dans une même série, une même chaîne. Les différents contes ainsi reliés formeraient de la sorte un groupe, plus rigoureusement défini que les classes formées de l'assemblage de contes réunis sur la base de critères à la validité toujours partielle. Cet exemple n'est pas isolé : en parcourant l'ouvrage, le lecteur ressent plus d'une fois cette impression, suscitant en lui un intérêt pour une approche qui combinerait la prise en compte des ressemblances et celle des différences dans une appréhension plus dynamique des rapports entre les récits. On doit toutefois porter à l'actif de ce recueil d'avoir, par la seule masse des contes rassemblés, constitué une matière qui appelle d'elle-même, jusqu'à un certain point, une analyse de ce type.

Elle pourrait même être étendue au-delà du cercle des contes réunis dans ce volume, et à ce sujet l'ouvrage apporte une contribution discrète mais précieuse, quoique nécessitant le complément d'éléments ne figurant pas dans ce recueil. La plupart des récits sélectionnés mettent en scène des personnages animaux. C'est bien sûr un trait d'une grande banalité, s'agissant de contes, mais chez les Bassar de tels récits diffèrent significativement d'au moins certains de ceux dont les principaux protagonistes sont des figures humaines. Il se trouve que, parmi ces derniers, certains, absents de l'ouvrage mais dont quelques occurrences apparaissent dans le recueil de Leo Frobenius déjà mentionné, forment de toute évidence une famille : on pourrait appeler celle-ci la série des contes d'Uwaakpil. Cet être surnaturel, dont les membres, pour moitié, sont atrophiés ou même inexistantes, donne lieu à une infinité d'histoires où vient à sa rencontre un groupe de jeunes filles, entraînées par la plus turbulente d'entre elles (elle en est aussi la plus jeune), qui n'a cure des conseils de prudence qu'on leur prodigue. Cette fillette intrépide, un portrait classique de « la fille indocile », porte invariablement le nom de Kikpaŋkpalindaŋ, soit, littéralement, la « petite détentriche » (*ki-dan*)

de la « turbulence » (*ikpaŋkpalim*). Dans un autre ensemble de contes (de ceux dont, pour l'essentiel, relèvent les contes consignés dans *Iciin takaldau*), une figure équivalente est incarnée par le personnage de l'araignée, incapable de maîtriser son impétuosité et dont les impatiences et étourderies tournent au comique. L'intuition qui conduit à rapprocher les deux personnages reçoit une validation rigoureuse avec un passage du conte 5.5 au cours duquel, pour se faire accepter et répondre aux reproches qui lui sont faits d'être trop turbulent, le personnage araignée rétorque qu'il a changé de comportement, ayant été contraint, en raison de la famine qui sévit, de vendre sa turbulence (*u-kpaŋkpalimii*, son *ikpaŋkpalim*) pour pouvoir nourrir sa famille. La précision dans la transcription des termes permet, par la concordance des termes employés, d'établir de façon rigoureuse l'équivalence entre les deux personnages (l'attribut explicitement assigné à l'un dans ce passage spécifique fournissant le nom donné à l'autre dans tous les récits où il apparaît), ce qui ouvre la voie à une question essentielle pour l'intelligibilité de ce qu'on pourrait appeler l'économie des contes bassar : pourquoi ce trait de caractère est-il endossé par un personnage animal (on pourrait alors, subsidiairement, s'interroger sur la raison du choix de l'araignée dans ce rôle) dans les récits du premier type et échoit-il à une fillette chaque fois que l'intrigue repose sur la rencontre d'un groupe de jeunes filles avec cet être retors qu'est Uwaakpil ? En dehors de leur intérêt propre, l'explicitation de telles interrogations aide à mieux circonscrire certains des rapports mis en place entre catégories de récits.

Parmi les autres grands absents du recueil de Jacek Pawlik, on peut mentionner les contes d'origine de la mort ou ceux d'origine de la divination. Les premiers ne sont pourtant pas inconnus de ce chercheur, auteur, vingt ans plus tôt, d'une étude sur les rites funéraires bassar et les faits de représentations afférents¹³. Une section de ce travail est consacrée à l'analyse de certains récits (six), que l'auteur qualifie tantôt de mythes (c'est le terme retenu dans les titres intermédiaires), tantôt de contes. Il s'agit en réalité bel et bien de contes, dont certains exemplaires (ceux-là ou, mieux encore – pour éviter d'inutiles réimpressions du même matériel –, d'autres de la même catégorie) auraient enrichi la panoplie présentée dans *Iciin takaldau*.

La culture bassar offre en effet quelques critères sûrs permettant de distinguer sans ambiguïté, parmi ses productions orales, les contes des mythes. Ces critères découlent de certains aspects des pratiques en vigueur dans le domaine des contes, pratiques dont une mention aurait été bienvenue dans l'introduction, ne serait-ce que pour apporter quelques éléments de contexte. Le propre des contes est d'être dits à l'intérieur d'un cadre social bien défini, celui des longues soirées de la saison chaude où les habitants d'une communauté villageoise se retrouvent nombreux dans une cour pour « s'égayer les yeux ». Parmi les distractions proposées, un temps est consacré à la narration de contes. Dans leur majorité, ceux-ci sont émaillés de

13. Jacek Jan Pawlik, 1990, *Expérience sociale de la mort. Étude des rites funéraires des Bassar du Nord-Togo*, Fribourg, Éditions Universitaires Fribourg Suisse (« Studia Instituti Anthropos » 43).

chants, qui ponctuent chaque récit à la manière d'un refrain : la trame du conte présente une série de situations dont certains traits sont récurrents de façon à fournir la matière du chant, repris en chœur par l'assemblée. La fonction des chants dans les contes est ainsi pour une large part de stimuler l'attention des auditeurs et de les faire participer, sous un mode ludique, à la narration. Ce seul trait, auquel s'ajoute, à des fins similaires, la dimension généralement comique des contes, infléchit de manière notable la structure des récits par rapport au cas des mythes qui, énoncés dans un contexte différent, sont affranchis de ce type de contraintes formelles – ils en connaissent d'autres. La traduction des contes rapportés par Frobenius ne laissait malheureusement aucune place à ces chants. Le mode de transcription adopté par l'ouvrage *Iciin takaldau* est à cet égard plus satisfaisant, une nouvelle fois, même si on peut regretter que ce trait n'ayant pas été repéré comme un élément structurant majeur de ce type de récit, et même comme une de ses caractéristiques distinctives, il ait parfois été négligé pour certains contes où, manifestement, si le chant lui-même a bien été correctement rapporté, l'effet de ritournelle qui en est indissociable a été gommé, sans doute dans le souci de ne pas lasser le lecteur. Au moins ces fluctuations d'une transcription à l'autre, et cet écart avec ce que l'on peut savoir de la pratique de la narration des contes chez les Bassar, ont-ils indirectement le mérite de mettre en lumière, sous un aspect quasiment tangible, palpable, l'éternelle question des multiples difficultés qu'il y a à rendre par écrit des narrations qui par nature ont vocation à se déployer dans le champ de l'oral.

On saura gré en tout cas à Jacek Pawlik d'avoir, par cette contribution qui restera une étape notable des recherches sur la culture bassar, à la fois alimenté la documentation sur la littérature orale africaine et stimulé plus particulièrement la recherche et la réflexion sur les contes bassar.

RICE Alan, 2010, *Creating Memorial, Building Identities. The Politics of Memory in the Black Atlantic*, Liverpool University Press, Liverpool ("Liverpool Studies in International Slavery" 3), ix + 244 p.

par Gérard Chouin

Voici un livre qui m'a accompagné dans mes périple transatlantiques, son intrigante jaquette me rappelant régulièrement la nécessité d'écrire ce compte-rendu. C'est un livre important, que je ne cesse de recommander autour de moi. Pour l'essentiel, il est consacré à la construction militante, *via* l'art et la littérature, d'une mémoire de l'esclavage, de l'exploitation et du racisme auxquels ont été confrontées les diasporas africaines au cours de la construction au long cours de l'espace Atlantique. Ces enjeux de mémoire se jouent ici dans des paysages urbains